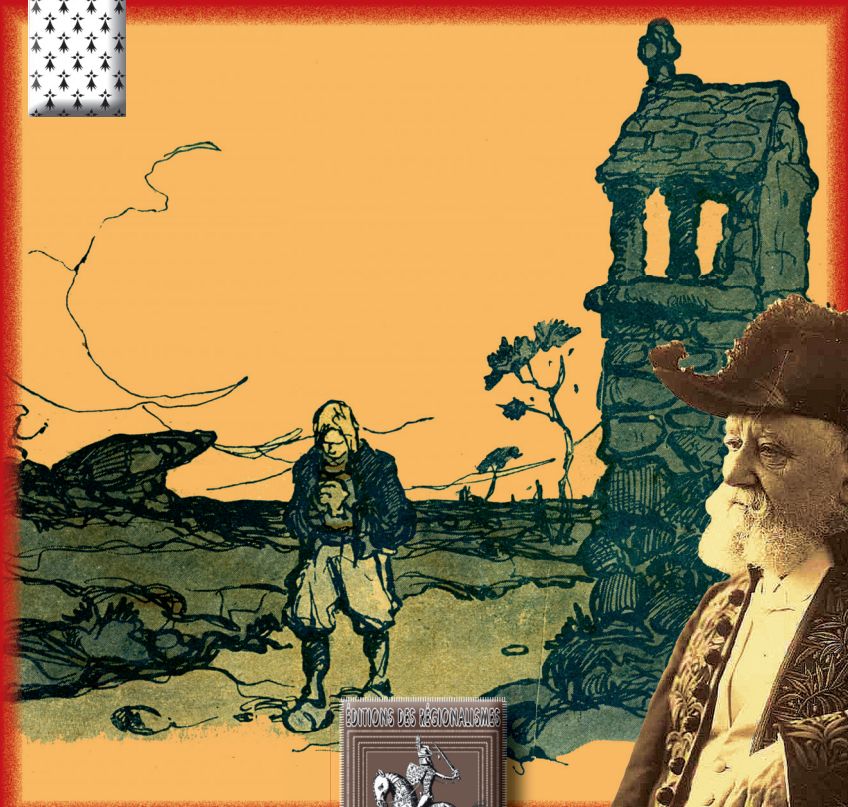
CHARLES LE GOFFIC

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

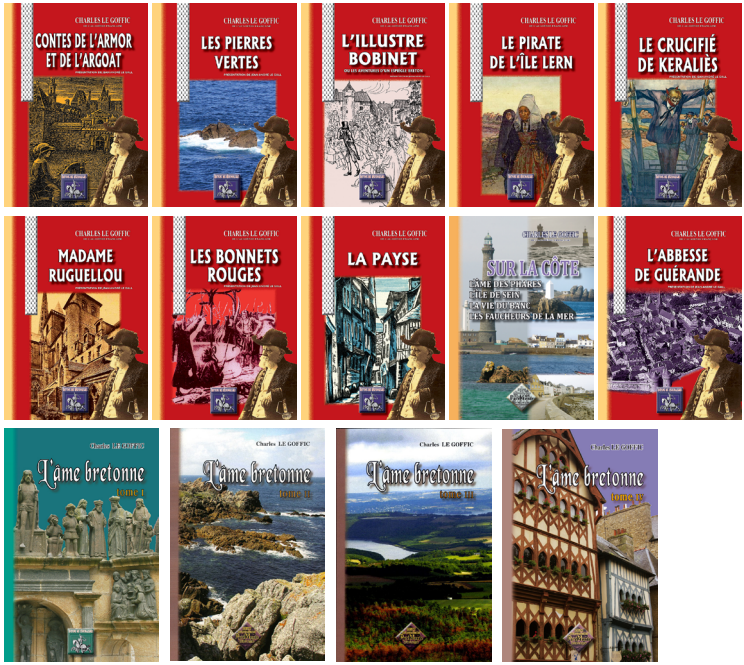
PASSIONS CELTES

PRÉSENTATION DE JEAN ANDRÉ LE GALL



EDITIONS DES RÉGIONALISMES

Même auteur, même éditeur :





Tous droits de traduction de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.
Conception, mise en page et maquette : © Eric Chaplain
Pour la présente édition :
© EDR/EDITIONS DES RÉGIONALISMES ™ — 2014
EDR sarl : 48B, rue de Gâte-Grenier — 17160 CRESSÉ

ISBN 978.2.8240.0000.8

Malgré le soin apporté à la correction de nos ouvrages, il peut arriver que nous laissions passer coquilles ou fautes — l'informatique, outil merveilleux, a parfois des ruses diaboliques... N'hésitez pas à nous en faire part : cela nous permettra d'améliorer les textes publiés lors de prochaines rééditions.

Charles LE GOFFIC

PASSIONS CELTES

ILLUSTRATIONS DE HAUTOT

ÉDITIONS DES RÉGIONALISMES

Présentation

Passions Celtes (1908) n'est pas le premier recueil de nouvelles de Charles Le Goffic (1863-1932). Dès 1896, alors qu'il était encore professeur au Havre, il avait fait paraître *Les Contes de l'Assomption*, petit ouvrage de 36 pages où ne figuraient que deux récits (« Nuages » et « L'Imagier de Kerilis »), quelques poèmes, ainsi qu'une notice de présentation de son ami et collaborateur Norbert Sevestre. « L'Imagier de Kerilis » n'était d'ailleurs pas tout à fait inédit : il avait déjà été publié dans la revue *Chroniques* (juin 1887) que Charles Le Goffic et Maurice Barrès avaient créée mais qui ne dura guère qu'une année.

En 1907, les éditions *Mondial Bibliothèque* firent paraître *La Cigarière,* où sur dix nouvelles une seule, celle qui donne son titre au recueil, est située en Bretagne, à Morlaix, célèbre alors par sa manufacture de tabacs. Les autres nouvelles entraînent le lecteur non seulement en France (à Paris, Arles et Dieppe), mais aussi à Londres et même jusqu'en Extrême-Orient (Hanoï ?). Cet « exotisme », quelque peu surprenant, a sans doute son explication : l'élection de son ami Maurice Barrès à l'Académie française, en 1906, avait fait naître en lui l'ambition de l'y rejoindre le plus tôt possible. Pour ce faire, son œuvre, trop exclusivement consacrée à la Bretagne, pouvait constituer un handicap. Il lui fallait donc élargir son champ d'inspiration : d'où *La Cigarière*, d'où *Ventôse,* roman qui n'a absolument rien de breton, d'où surtout son *Racine* en deux volumes qu'il devait traîner comme un boulet et dont il ne sera libéré qu'en 1912, grâce au précieux concours de son ami Auguste Dupouy.

C'est aussi peut-être pour cette raison que le titre *Passions Celtes* a pu être préféré à d'autres comme *Passions bretonnes* ou *Passions armoricaines*. Si deux nouvelles, « L'Islandaise » et « L'Affaire Renimel » sont situées hors de Bretagne, leurs personnages principaux, eux, sont bretons, pêcheur naufragé pour l'un ou émigré économique pour l'autre. Quant à « Tit'Ouis » dont les personnages sont normands, son action se dénoue dramatiquement sur les bancs de Terre-Neuve.

Les douze nouvelles du recueil sont équitablement réparties

sous trois rubriques : tout d'abord « Les Celtes d'autrefois » qui regroupent des récits que l'on peut qualifier d'historiques ; « Gens de mer » (on notera la disparition du mot celte) où les gardiens de phares, chers à Le Goffic, tiennent une place de choix (deux nouvelles sur quatre) à côté des marins embarqués ; enfin « Ceux de la glèbe, ensemble de textes plus inégal, mais qui se clôt heureusement par « La Maison des mines », texte paru dès octobre 1893 dans le *Journal des Débats* et dans la *Revue Hebdomadaire*. D'autre part Charles Le Goffic avait déjà utilisé ce pays de Poullaouen en 1904 pour *L'Erreur de Florence*, réédité en 1905 sous le titre de *Croc d'argent*, ainsi que pour certains chapitres dramatiques des *Bonnets rouges* (1906) situés au château du Tymeur.

« Le Cœur de cire » qui débute le recueil commence comme une tragédie de Racine : « Pristina Genialis, éveille-toi. Le jour est loin encore ». Ce n'est pas par hasard que l'intrigue se déroule après la chute de l'empire romain, au moment où, confrontés aux invasions barbares et à la domination franque, la civilisation gallo-romaine et le christianisme dont elle avait favorisé la diffusion et l'implantation, déclinent. On assiste alors à un retour en force du paganisme.

Durement éprouvée par le sort, la chrétienne Pristina, comme la Coupaïa du *Crucifié de Keraliès,* se trouve dans une situation si désespérée qu'elle ne peut plus compter que sur un miracle pour s'en sortir ; sa servante Rohoiame, ancienne païenne originaire d'Uxantis, c'est-à-dire d'Ouessant, lui conseille alors de recourir aux services d'une magicienne osisme, comme Coupaïa avait eu recours à la « voueuse » Cato Prunennec. Le dénouement « miraculeux », s'il semble satisfaire pleinement Pristina, ne manque pas d'ambiguïté.

On notera enfin cette définition que Charles Le Goffic donne de l'évêque Eumère : « armoricain par le sang et romain par l'éducation », qui pourrait fort bien s'appliquer à lui-même.

« Pour l'honneur » oppose la jeune Clotilde qui « excellait au fin du fin du métier qui est, pour les femmes, de savoir tout obtenir sans avoir rien demandé » à son époux, le conseiller de Trémorvan, quadragénaire et janséniste. Lorsque celui-ci découvre sa jeune femme en flagrant délit d'adultère, il choisit une bien

étrange façon de se sortir sans déshonneur d'une situation pourtant bien compromise.

« Le Marquis rouge », sans doute la meilleure nouvelle de cette première série, met en scène un personnage qui est tout le contraire du conseiller de Trémorvan. Le personnage le plus intéressant n'en demeure pas moins son infortuné valet Jorand Le Minous. C'est lui qui en précipite les dénouements : le premier, immédiat et tragique, le second différé et rédempteur.

Les nouvelles de « Gens de mer » sont, elles, inspirées par des faits divers contemporains. Quand en 1890, Charles Le Goffic fut nommé professeur au Havre, il se consola de son éloignement de la capitale en découvrant les services de la compagnie maritime créée en 1841 par le père de Tristan Corbière, Edouard Corbière, qui reliait Le Havre à Morlaix. Lors des vacances scolaires, pour revenir dans son Trégor natal, il embarquait le soir au Havre pour débarquer dans la matinée suivante à Morlaix. Toute la nuit il la passait sur le pont, fasciné par le spectacle qu'il découvrait. C'est de ces expériences que lui vinrent sa passion pour les phares et son attachement pour leurs valeureux gardiens. Leur congrès, à Lézardrieux, en novembre 1931, fut la dernière manifestation que le tout nouvel académicien français honora de sa présence.

Une mention spéciale doit être accordée à « L'Islandaise » qui, exotisme mis à part, illustre au-delà du drame d'une trahison, une caractéristique du Breton sitôt qu'il doit demeurer éloigné de son *pays* natal, la nostalgie, c'est-à-dire le mal du retour, le *droug ar guer* des émigrés de *La Payse*. Au fond le rescapé Tugdual Manchec, originaire de Paimpol, trahit moins son hôtesse islandaise qu'il ne cède, presque malgré lui, à cet appel irrésistible.

C'est sans doute cette caractéristique qui intéressa le compositeur breton Guy Ropartz. Il eut en effet l'idée de transposer au théâtre cette intrigue qui se prêtait particulièrement à des développements musicaux. Charles Le Goffic accepta de collaborer à l'entreprise en écrivant le livret de ce drame musical en trois actes et quatre tableaux qui fut créé à Nancy en février 1912 avant d'être repris à Paris, à l'Opéra Comique, en avril 1913.

Avec « Le cheveu d'or », Charles Le Goffic utilise un procédé qu'il a pu emprunter au *Foyer Breton* d'Emile Souvestre et qu'il va généraliser dans sa troisième partie. Il s'agit d'introduire ses

récits en les mettant en situation : lors d'une conversation entre amis, un des interlocuteurs raconte une histoire à peine croyable dont il peut garantir l'authenticité : lui ou l'un des siens en a été un témoin ou un des acteurs.

On pourra également noter que ce récit préfigure un mode de narration qu'il réutilisera dans *Les Pierres vertes*, roman qui — coïncidence ! — est aussi une histoire de naufrage. La narration est conçue de telle sorte qu'elle permet deux niveaux de lecture. En filigrane de la version officielle, difficile à croire, s'en dessine une seconde plus vraisemblable, mais — ô combien — plus dramatique.

Enfin la nouvelle « Rosmeur » a pu être suggérée à son auteur par les tracasseries immobilières de la comédienne Marcelle Jousset qui, à la fin du XIXe siècle, voulut, à Perros-Guirec, transformer une villa qu'elle avait achetée sur la côte en Hôtel Casino. Manifestement moins douée pour les affaires que pour le théâtre, elle dut bien vite renoncer à son projet.

Les climats et les intrigues de ces nouvelles sont généralement graves voire tragiques. C'est probablement Guy de Maupassant qui a influencé l'ancien professeur havrais. D'où l'intérêt des rares récits qui connaissent ou laissent présager un heureux dénouement : c'est le cas non seulement de « L'Imagier de Kerilis » (et cela suffirait à justifier son maintien vingt ans après une première parution), mais aussi du « Drap noir » et de « Plat de carême » dont pourtant les titres ne laissent a priori rien augurer de bien réjouissant.

Certains lecteurs pourront enfin être surpris ou gênés par quelques tics d'écriture qui ne choquaient nullement au début du XXe siècle. D'une part, en digne héritier des symbolistes, Charles Le Goffic aime parsemer ses textes de mots rares ou savants aux sonorités parfois étranges mais qui *font* couleur historique ou locale. D'autre part, professeur et romancier régionaliste le plus souvent, il ne voudrait pas, comme son ami Anatole Le Braz, qu'on pût le soupçonner de mal maîtriser la langue qu'il a fait profession d'enseigner. Aussi tous ses personnages, quels que soient leurs conditions ou leurs âges, s'expriment-ils comme des professeurs en puissance. Ainsi Jean Dagorn, « l'imagier de Kerilis » fait en ces termes sa profession de modestie : « Ce ne sont pas des merveilles, les images que je taille, et mon art est borné ».

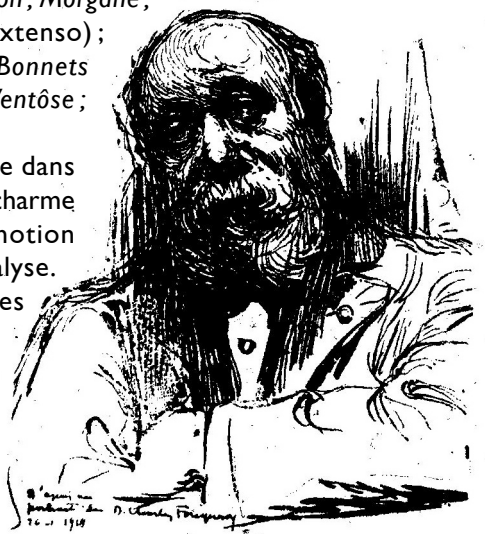
Charles Le Goffic aimait à comparer son aîné Emile Souvestre à Antée qui perdait sa force prodigieuse dès qu'on arrivait à lui détacher les pieds du sol. Il perdait le meilleur de lui-même quand, abandonnant sa Bretagne, il abordait des sujets ou des décors qui lui étaient étrangers. C'est peut-être pour cette raison que, lorsqu'il publiera son ultime recueil des *Contes de l'Armor et de l'Argoat.* Charles Le Goffic aura la sagesse de les recentrer ou de les ressourcer chez lui, dans sa Bretagne de reconnaissance où se sentant plus à son aise, il est tout naturellement bien meilleur.

Jean André Le GALL



CHARLES LE GOFFIC

Fils d'un libraire, comme Anatole France, M. Charles Le Goffic naquit à Lannion en 1863. Son enfance s'écoula au milieu de cette rude et rêveuse Bretagne dont ceux qui en sont les fils ne peuvent jamais perdre le souvenir. Se destinant à la carrière universitaire, il fit ses études de lettres à Paris, ou il connut Maurice Barrès et Jules Tellier ; c'est avec eux qu'en 1887 il fonda la revue d'art régionaliste *les Chroniques,* L'année suivante, il publiait chez Lemerre son premier livre, *Amour Breton,* recueil de poésies où les nuances les plus fugitives et les plus délicates du sentiment sont rendues avec à la fois une précision classique et cette douceur d'expression particulière aux écrivains bretons qui n'est pas fort éloignée de la douceur virgilienne. Il publia ensuite, en poète averti que la technique de son art intéressait, un *Nouveau Traité de Versification française,* en collaboration avec E. Thieulin, et se révéla comme un critique avisé et direct dans ses études sur *les Romanciers d'aujourd'hui.* Dès lors, M. Le Goffic n'a pas cessé de produire des œuvres qui, presque toutes, ont pour décor la Bretagne chère à son cœur. Ce sont, en tant que romans et que nouvelles : *le Crucifié de Kéraliès ; Passé d'Amour* réédité, sous le titre de *la Double Confession ; Morgane ; la Payse* (Collection In Extenso) ; *l'Erreur de Florence ; les Bonnets Rouges ; Passions celtes* ; *Ventôse ; le Pirate de l'île Lern.*



Dans ses romans, comme dans ses vers, M. Le Goffic nous charme par la qualité de son émotion et l'exactitude de son analyse. Il y observe avec soin des traditions de fine mesure, de goût et d'équilibre. Mais son plus grand mérite vint peut-être de ce que, même dans ses romans, il est poète. D'ailleurs, différent

en cela de tant d'auteurs contemporains, qui, sitôt la trentaine atteinte, abandonnent les vers comme on renonce à de trop fortes joies, M. Le Goffic, dans la force de l'âge et la plénitude de son talent, a publié : *le Bois Dormant ; le Pardon de la Reine Anne ; Impressions et souvenirs*.

Citons encore *Racine* (2 vol.) ; *la Littérature française au* XIXe *siècle, Tableau général, 1800-1914 ; Sur la Côte* (qu'a couronné l'Académie française) ; *les Métiers pittoresques ; Fêtes et coutumes populaires ; l'Âme bretonne,* (dont les trois séries sont, je pense, ce que M. Le Goffic lui-même préfère de son œuvre).

La guerre a développé un nouveau côté du talent de M. Le Goffic. De même qu'en lui le poète n'abdiquait pas chez le romancier, il se montra, dans l'historien, sans rien retirer à celui-ci de sa précision ; M. Le Goffic sut tout à la fois documenter le détail et concevoir l'ensemble ; et ce furent — accueillis par un immense succès — *Dixmude* (un chapitre de l'histoire des fusiliers marins) auquel fut attribué le grand prix Lasserre ; *les Marais de Saint-Gond* (histoire de l'armée Foch à la bataille de la Marne) ; *Steenstraete* (suite de l'histoire des fusiliers marins) ; *Bourguignottes et pompons rouges, la Guerre qui passe,* recueils d'impressions et de chroniques.

Ainsi le don d'une vision poétique et l'amour de la Bretagne ont constitué, à l'œuvre de M. Le Goffic *(auqu*el, en 1908, l'Académie décernait le prix d'ensemble Alfred Née), une originalité qui, bout en variant d'un livre à l'autre, n'en constitueras moins un tout.

celtes d'autrefois



LE CŒUR DE CIRE

A Juste Fennebresque.

Prestina Genialis, éveille-toi. Le jour est loin encore ; mais, si tu veux arriver à l'église avant que la première partie de matines soit commencée, il est l'heure, maîtresse.

Prestina se souleva sur sa couche et poussa un long soupir. Elle ne donnait pas quand Rohoiarn, la vieille servante osisme qui venait de lui parler, était entrée dans sa chambre. Les yeux ouverts dans les ténèbres, elle agitait de tristes pensées. La servante approcha la lampe de son visage et reconnut, à la fatigue de ses traits, qu'elle avait encore veillé.

— Tu te tueras, lui dit-elle, et tu ne rendras point la raison à ton fils.

Mais Prestina Genialis, collant sa tête contre la cloison de briques peintes qui séparait sa chambre de celle de son fils, demeura quelque temps sans répondre. L'haleine suspendue, elle semblait attentive au moindre bruit. Un cri étouffé, des soupirs mêlés de sanglots, vinrent enfin jusqu'à ses oreilles.

— Lui non plus, dit-elle en remuant douloureusement ses mains, lui non plus, il ne dort pas.

Cependant elle quitta sa couche et se remit à sa servante qui lissa ses cheveux et l'habilla à la hâte. Les deux femmes sortirent alors de la chambre. Rohoiarn accompagna sa maîtresse dans l'atrium jusqu'au seuil d'un portique à demi ruiné qui ouvrait sur la rue. Mais, arrivée là, et comme si la force lui manquait, Prestina dut s'arrêter et s'appuyer sur l'épaule de sa servante.

Rohoiarn, dit-elle d'une voix brisée, tu ne saurais croire combien je souffre quand je suis loin de mon enfant. Il ne veut pas de mes soins, mais, du moins, il supporte que je continue d'habiter sous le même toit que lui ; ma chambre est voisine de la sienne ; une mince cloison de briques nous sépare seulement, et ainsi, quoique je ne le voie point par les yeux de mon corps, je reste présente à toutes ses actions. J'ai peur de le laisser seul. Si, tandis que je ne suis pas là, son triste égarement... Ah ! pensée qui me fait frémir !.. Veille sur lui, bonne Rohoiarn. Tu m'as nourrie et je te suis chère, mais lui ne doit pas être moins cher à ton cœur, puisqu'il

est mon fils. Je le mets sous ta garde ; je n'ai pas de bien plus précieux... Moi, cependant, j'irai prier à l'autel de Notre-Dame. C'est aujourd'hui la fête anniversaire de sa Purification. Mère de bonté, cœur saignant de toutes les plaies du sacrifice, Marie m'entendra peut-être et elle guérira mon enfant.

Prestina se tut, mais des larmes abondantes roulaient sur ses joues, et la nourrice, qui l'écoutait en silence, attachait à terre des regards chargés d'une sombre obsession.

— Maîtresse, dit-elle enfin, sois tranquille. Ton fils, le triste Œthérius, tant que je serai là, ne souffrira aucun dommage. Pourquoi me demandes-tu s'il m'est cher ?.. Ah ! si seulement tu avais voulu... Mais tu détournes les yeux ; tu m'as défendu avec colère de te parler de cette magicienne osisme... Ses secrets, ses philtres, tu les as en horreur, parce que l'Église les condamne... Prestina Genialis, je n'ai pas toujours été chrétienne. Ton père m'avait achetée d'un Saxon du clan d'Othor, qui m'avait capturée, avec d'autres de ma race, sur les grèves d'Uxantis. J'étais mariée déjà et j'étais mère. Je n'ai jamais revu les miens. À la place de mon enfant, c'est toi que j'ai nourrie et ce sont tes prêtres qui m'ont formée dans la religion du Christ. Ainsi l'avait décidé celui que je servais, et je ne résistai point. Pourquoi, quand je n'avais plus ni famille ni patrie, serais-je demeurée fidèle à des dieux qui m'oubliaient ? Maintenant donc, Prestina Genialis, je suis chrétienne comme toi. Mais ton père est mort de la hache ; ton mari est mort du poison ; tu as perdu presque tout ton patrimoine ; il ne te reste plus d'autre esclave que moi, et voici que ton fils... Ah ! maîtresse, tant de malheurs frappant coup sur coup *à* ton seuil, cette procession d'hôtes lamentables, je ne sais d'où elle vient ni qui la dirige vers toi, puisque, toi, tu es la plus pieuse et la plus noble des femmes et que toutes les joies devraient habiter la maison. Des doutes m'obsèdent. Si le Dieu que tu sers... Maîtresse, je t'en supplie, laisse-toi fléchir ! cette Dumnotal que tu méprises, elle est de ma race et elle sait les charmes que tes prêtres ne connaissent pas. Son nom veut dire : « Front-Puissant ». Je prends le péché sur moi, maîtresse. C'est pour ton fils Œthérius : souffre que j'aille consulter Dumnotal...

— Tais-toi, répondit seulement Prestina Genialis. Je t'ai laissée parler jusqu'au bout afin de connaître dans quel abîme de dépra-